



IDÉES CHAMPS LIBRES

Le Japon, un modèle libéral-conservateur

Jean-Marie Bouissou nous offre une analyse très fine du Japon, le seul grand pays qui résiste à l'idéologie libérale-libertaire dominante de la mondialisation.

LES LEÇONS
DU JAPON
Jean-Marie Bouissou,
Fayard,
412 pages, 23 euros.

JEAN-MARIE BOUISSOU
**LES LEÇONS
DU
JAPON**
UN PAYS TRÈS INCORRECT



fayard.



CHRONIQUE

Éric Zemmour

ezezmour@lefigaro.fr

L'éphémère première ministre de François Mitterrand, Édith Cresson, les avait traités de « fourmis ». Dans « Les guignols de l'info », sur Canal+, un des personnages en latex les surnommait les « *nia-qnés* ». Dans *OSS 117*, le héros les confond avec les Chinois. Le Japon et son peuple sont en France l'objet de sarcasmes débilés et de mépris facile. Il faut dire que les – plus rares – admirateurs du pays du Soleil-Levant ne remontent pas beaucoup le niveau en se complaisant dans l'éloge ébaubi des cerisiers en fleurs ou de l'exquise courtoisie de gens qui « s'excusent tout le temps ».

Dans les pages économiques de nos médias, l'image du Japon est passée elle aussi d'un extrême à l'autre : pendant les années 1980, il était le modèle de l'économie capitaliste productive, innovante et exportatrice, exemple à donner à tous les pays pauvres tentés par le communisme, (et vrai inspirateur de la Chine) ; le Japon est devenu depuis vingt-cinq ans l'archétype du « pays en crise » qui mérite son sort funeste puisqu'il refuse de se soumettre au politiquement correct occidental, en matière de féminisme, d'ouverture à l'immigration, ou encore de libéralisation de ses marchés protégés, comme l'agriculture ou le petit commerce.

Jean-Marie Bouissou a très bien compris cet enjeu idéologique autour du Japon. Le sous-titre de son livre est : « *Un pays très incorrect* ». Et comme la formule lui plaît, il la répète jusqu'à satiété. Jusqu'à lassitude aussi. Notre auteur a vécu long-



temps au Japon, mais il a aussi été pendant le même temps enseignant à Sciences Po, devenu depuis l'ère Descoings dans les années 2000 le temple du politiquement correct. Le livre s'en ressent. Bouissou tente de trouver un compromis entre les traditions japonaises et les injonctions du politiquement correct. En gros, il nous explique que le Japon se soumet, mais à son rythme et à sa manière, à la nouvelle marche imposée du monde, et qu'il faut l'en féliciter car il le fait sans la violence des conflits idéologiques à la française.

Le style s'en ressent qui est plat, jusqu'à l'ennui, mais toujours clair et didactique. Les chiffres sont précis et utiles. La crise économique est à relativiser pour un pays qui ne connaît pas de chômage et conserve la place de troisième puissance économique du monde, devant l'Allemagne. À le lire, on songe à la France des années 1960, sa télévision publique sous sur-

Le Japonais n'aime pas l'Autre jusqu'à se détester soi-même. Et le premier ministre osait déclarer en 2008 que le Japon est « une seule nation, une seule race, une seule civilisation, une seule langue et une seule culture »

veillance du gouvernement, sans clashes mais avec d'innombrables séries historiques ; sa délinquance très faible (moins d'un million de crimes et délits par an, contre 4 millions en France, pour une population deux fois plus nombreuse !) qu'on ne peut pas ne pas mettre en lien avec une immigration encore faible et sans regroupement familial ; des rites de passage non contestés, une société formellement patriarcale, mais où les femmes dominant sans partage leur espace privé, une école de bon niveau où la disci-

pline collective (travail, uniforme) n'a pas été submergée par la pseudo « créativité » individuelle des enfants.

L'enjeu idéologique autour du Japon est digne d'un livre de Jean-Claude Michéa : le philosophe nous a enseigné avec constance et pertinence que le Marché emportait tout sur son passage, transformant tout, même les traditions les plus solides, en marchandises. Pour Michéa, l'alliance entre le libéral et le libertaire est inéluctable, et le capitalisme détruit la famille, la patrie, jusqu'à l'existence des sexes. Le féminisme et la « diversité » migratoire sont les meilleurs agents d'un marché tyrannique et révolutionnaire jusqu'au nihilisme. Jusqu'à présent, le Japon est le seul pays au monde qui contredise cette thèse. Comme un modèle unique de pays libéral-conservateur. De régime identitaire dans la mondialisation, qui fait l'admiration de Steve Bannon, le

maître à penser de la campagne de Trump. Sans doute parce que justement le capitalisme est surveillé par l'État et que l'individu doit se soumettre à la société. Bouissou nous aide à comprendre le pourquoi de cette résistance. Le Japon n'a

pas toléré la greffe chrétienne. Il a conservé une religiosité sans Dieu ni morale, faite de rites et de pauvre spiritualité. Pas de Dieu-homme et donc pas d'homme-Dieu, mais une sorte de société Dieu. Pas de vertus évangéliques (ce qui explique la rudesse parfois insupportable qui règne) mais pas non plus de « vertus chrétiennes devenues folles ». Le Japonais n'aime pas l'Autre jusqu'à se détester soi-même. En 2017, il a accepté vingt réfugiés ! Et le premier ministre osait déclarer en 2008 que le Japon est « une seule

nation, une seule race, une seule civilisation, une seule langue et une seule culture ».

Si on en croit Bouissou, le Japon, sous la pression patronale, commence à céder. Il tente une retraite en bon ordre, tolérant des immigrés, mais pour l'essentiel des Asiatiques, et accède à certaines revendications féministes sans en faire une question idéologique.

On entend le ricanement de Michéa.

Le Japon est donc un passionnant sujet d'observation. Un modèle à suivre ou un contre-modèle à détruire. Suivant les habitudes japonaises, Jean-Marie Bouissou s'efforce de trouver un compromis qui évite les oppositions trop tranchées. Mais le Japon n'a pas fini de s'inviter dans les débats politiques français. Et pas seulement sur les « questions de société ». Le pays du Soleil-Levant est aussi le pays de la dette énorme ; 250 % du PIB quand les Français s'affolent avec une dette équivalente à 100 % du PIB. Mais les Japonais ont un grand avantage : leur dette est essentiellement détenue par les Japonais ; et surtout, la Banque centrale du Japon peut, sur ordre du gouvernement, racheter elle-même une partie des bons du Trésor que l'État émet. En termes économiques, on appelle cela « monétiser la dette » ; en termes plus prosaïques, « faire tourner la planche à billets ». Cette solution iconoclaste présente un risque énorme que nous Français connaissons bien : dépréciation de la monnaie et inflation. Mais en ces temps de guerre commerciale et, surtout, de déflation chronique depuis au moins vingt ans, la méthode est bénéfique sans risque. Mais les Français ne pourront pas l'utiliser, car la Banque centrale européenne (et nos « partenaires » allemands) ne nous autorisera jamais à le faire, nous rappelant l'utilité de la souveraineté monétaire. Maudites fourmis... ■